

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

66 | 2012

Varia

La propagande par le film : les longues marches de Gustave Cauvin

Propaganda through film : the long marches of Gustave Cauvin

Nina Almberg et Tanguy Perron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/4457>

DOI : 10.4000/1895.4457

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

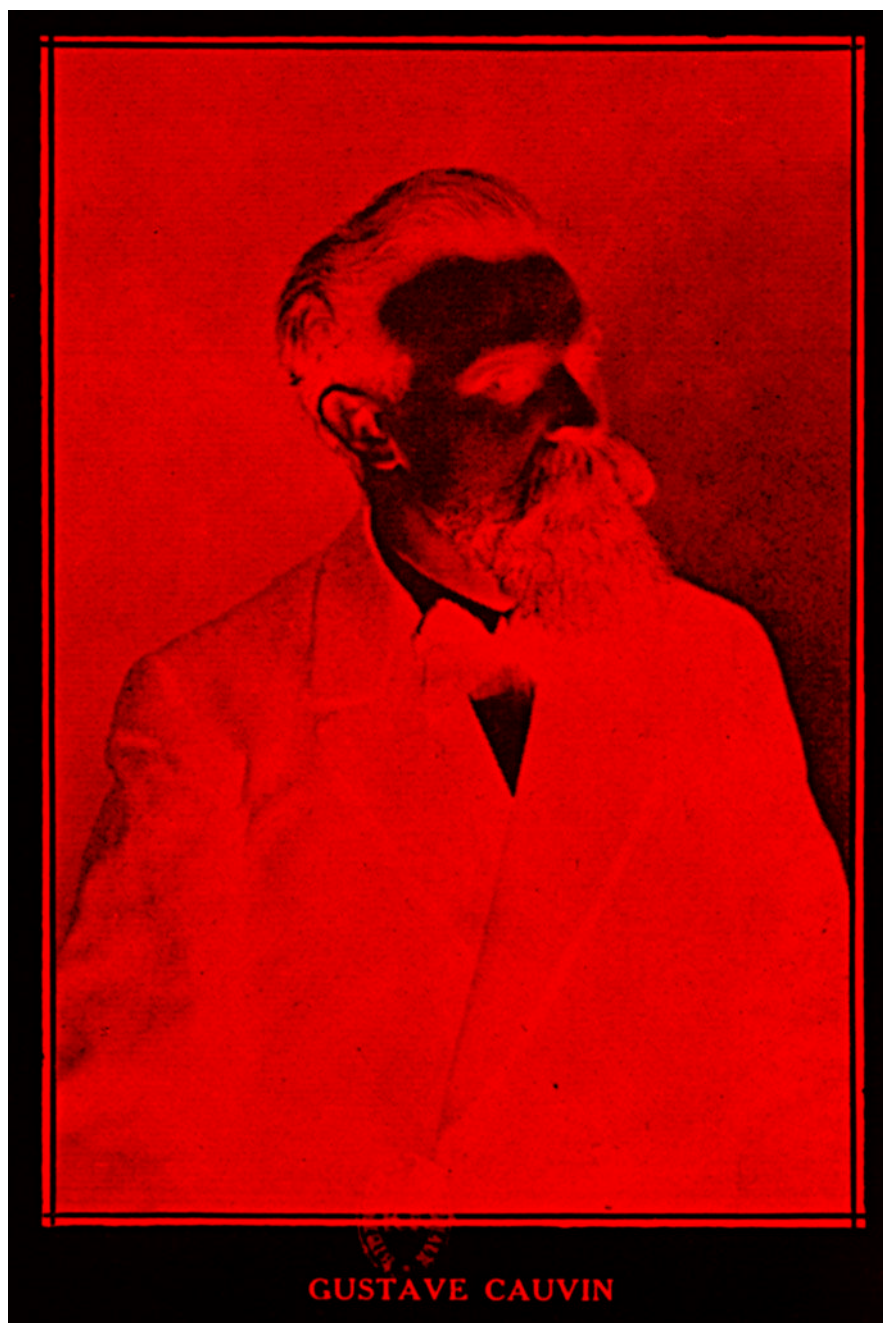
Pagination : 34-49

ISBN : 9782913758681

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Nina Almberg et Tanguy Perron, « La propagande par le film : les longues marches de Gustave Cauvin », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 66 | 2012, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 23 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/1895/4457> ; DOI : 10.4000/1895.4457



Gustave Cauvin, *Vers la délivrance*, Lyon, le Travail, 1920.

La propagande par le film : les longues marches de Gustave Cauvin

Par Nina Almberg, Tanguy Perron

L'étude du « cinéma militant » (qui ne peut se soustraire à une rigoureuse taxinomie selon les périodes) connaît depuis ces dernières années un développement remarquable, privilégiant essentiellement 1968 et les années 1970¹. Cette histoire doit évidemment porter sur les collectifs de production qui vont du Cinéma du peuple² (1913-1914) aux Groupes Medvedkine³ (1967-1974) pour les plus célèbres, collectifs dont on ne peut séparer l'histoire de celle du mouvement ouvrier. Outre l'analyse des films produits ou distribués, de la circulation des mêmes plans d'un film à l'autre, il paraît également indispensable d'étudier les réseaux militants qui permettent à ces films d'être vus. Émerge ainsi la nécessité de prendre en compte les lieux spécifiques de diffusion au sein du mouvement ouvrier (Bourses du travail et Maisons du peuple) ainsi que la part et l'œuvre de pionniers qui ont prêché par et pour le cinéma « ouvrier ». Il y a ainsi à écrire une histoire de l'itinérance cinématographique (ou des caravanes de propagande utilisant l'image) qui contribuerait à une meilleure connaissance des discours du mouvement ouvrier et de ses pratiques culturelles.

À ce titre, le rôle de Gustave Cauvin (1886-1951) qui fut l'un des premiers propagandistes par l'image au sein du mouvement ouvrier (et le plus persévérant) est particulièrement remarquable. L'abondance des archives et des témoignages⁴ permet de suivre de près ses tournées de propagande par le cinématographe. Celle de 1913 semble définir l'acmé d'une pratique et une idéologie politique dont les limites et ambiguïtés se révéleront rapidement, à l'unisson des pratiques culturelles, des positions et de l'impensé politiques du mouvement ouvrier français⁵. Toutefois, ces tournées de propagande par l'image se situent également au sein de la longue histoire d'un messianisme utopique qui apporte aux masses les images qui, mêlées et parfois soumises à la parole, se veulent la voie de l'émancipation.

1. Voir les travaux de Sébastien Layerle, en particulier *Caméras en lutte en mai 68*, Paris, Nouveau monde éditions, 2008.

2. Voir Laurent Mannoni, « 28 octobre 1913 : création de la société "Le Cinéma du peuple" », dans Thierry Lefebvre (dir.), *L'Année 1913 en France*, Paris, AFRHC / Pordenone, le Giornato del cinema muto, octobre 1993, pp. 100-108 ; Tanguy Perron, « "Le contrepoison est entre vos mains, camarades !" C.G.T et cinéma au début du siècle », *le Mouvement social*, n° 175, 1995, pp. 21-37 ; Nina Almberg, « Les Caméras du peuple. Cinéma et mouvement ouvrier à la Belle Époque » (mémoire de Master 2, sous la direction de Claire Andrieu, IEP de Paris, 2011).

3. Voir Bruno Muel, « Les riches heures du groupe Medvedkine (Besançon-Sochaux 1967-1974) », *Images documentaires*, n° 37-38, collection « Parole ouvrière », 2000, pp. 15-35 et le DVD des Editions Montparnasse, *les Groupes Medvedkine*, collection « Le Geste cinématographique », 2006 (5 h 34 d'images et un livret de 59 pages).

4. Les sources utilisées comprennent la presse ouvrière nationale (*la Guerre sociale*, *la Bataille syndicaliste*, *l'Humanité*) et locale (*le Socialiste ardennais* et *la Cravache de Reims*) et les archives de la police (AN, F/7/13 en particulier).

5. Voir Jean-Jacques Becker, Annie Kriegel, *1914, la Guerre et le mouvement ouvrier français*, Paris, Armand Colin, 1964 et Jean-Louis Robert, « Ouvriers et mouvement ouvrier parisiens pendant la Grande guerre et l'immédiat après-guerre » (Thèse d'Etat d'Histoire, Paris 1, 1989).

Le verbe haut, un quasi don d'ubiquité, des formules provocatrices, des images choc, un sens de l'organisation et une énergie à la fois constante et débordante : il semble bien y avoir un « système Cauvin ». Né aux Pennes-Mirabeau, ouvrier coiffeur, Cauvin commence à fréquenter les milieux syndicalistes dans les Bouches-du-Rhône dès 1904⁶. En 1909, il est désigné gérant du journal *l'Ouvrier conscient*, l'organe de l'Union des chambres syndicales ouvrières des Bouches-du-Rhône, et est également correspondant de *la Guerre sociale* à Marseille. Il se présente en avril-mai 1910 aux élections législatives comme candidat du Comité antiparlementaire à Marseille. Lors de sa campagne, il gifle le député de sa circonscription, ce qui lui vaut sa première condamnation et sa première incarcération⁷. C'est sans doute après cet épisode qu'il se décide à venir à Paris, où s'enrichiront considérablement ses amitiés politiques et ses pratiques culturelles. Les incidents créés lors de ses prises de parole semblent aussi avoir été pour lui l'occasion de redoubler son prosélytisme. Sa maîtrise de la « propagande par le fait »⁸ est une habile ébauche de médiatisation. Partageant les pratiques des compagnons à la cloche de bois, il « installa un jour chez l'illustre "procréatomane" Bérenger une famille nombreuse, déguenillée et sans logis, que le charitable "repopulateur" fit d'ailleurs immédiatement expulser »⁹. De même, Cauvin profita d'un procès pour outrage aux bonnes mœurs que lui intenta Xavier Vallat, alors membre de la jeunesse catholique, pour organiser une conférence contre les familles nombreuses¹⁰.

Ce militant anarchiste et syndicaliste-révolutionnaire s'est tôt rendu compte de l'impact du cinéma sur les foules (lors de séances antialcooliques) et il y agrège des thèmes chers aux libertaires (le néo-malthusianisme¹¹) ou au mouvement ouvrier en général (l'antimilitarisme). *L'Humanité* du 13 mai 1911 annonce ce qui est sans doute la première participation de Gustave Cauvin à un meeting utilisant le cinéma, organisé par la fédération ouvrière antialcoolique à la Bellevilloise. Au programme, des films Pathé : *l'Assommoir* (1909), *Ivrognerie et paternité* (1907) et *le Petit Béquillard* (1908). Cauvin partage

6. Voir Jean Maitron (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français 1789-1939*. Paris, Editions ouvrières, 1964-1987 puis Claude Penneret (dir.), aux éditions de L'Atelier (44 vol. ; également disponible en CD-Rom). La notice concernant Cauvin se trouve dans le tome 11, 3^e partie du dictionnaire : « 1871-1914, de la Commune à la Grande Guerre ».

7. *Le Libertaire*, 1^{er} avril 1911.

8. Stratégie anarchiste d'action politique alliant l'action directe (y compris le terrorisme) à la propagande verbale ou écrite.

9. Rapporté par Francis Ronsin dans son livre : *la Grève des ventres, propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1980. Le néomalthusianisme, à l'instar de l'antialcoolisme, est une « doctrine d'origine bourgeoise » à laquelle se rallie une partie du mouvement ouvrier français (libertaires, syndicalistes, socialistes...) au début du XX^e siècle. Puisque « la procréation excessive provoque la surabondance de travailleurs, et donc, le chômage et la misère, ainsi que la pléthore de soldats et donc la guerre », il faut, autant que possible, limiter les naissances par des moyens de contraception et proclamer la « grève des ventres » (Les citations ci-dessus sont tirées de l'ouvrage cité de Francis Ronsin). René Bérenger (1830-1915), sénateur à vie et défenseur de l'ordre moral (surnommé « le Père la Pudeur » il est souvent la cible des caricaturistes – notamment de *l'Assiette au beurre* n° 463 du 12 février 1910 par Radiguet père de l'écrivain), fut aussi un réformateur du domaine pénal et pénitenciaire en particulier pour ce qui touche aux enfants.

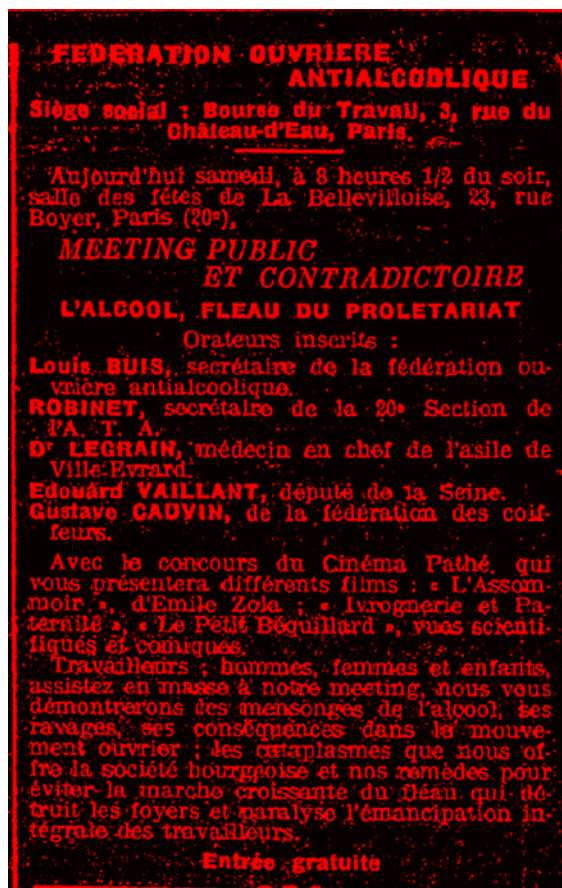
10. *Ibid.*

11. Voir la note 9 supra.

la parole avec le docteur Legrain¹², Edouard Vaillant et Louis Buis, secrétaire de la fédération ouvrière antialcoolique. Peu après, toujours au printemps 1911, il entame une tournée de conférence en Normandie autour du thème « alcool et syndicalisme » en projetant des vues fixes¹³. C'est à partir de cette pratique de propagandiste lanterniste qu'il va développer un nouveau prosélytisme par le cinéma.

Les tournées Cauvin

Au début de l'année 1913, Gustave Cauvin entreprend une tournée de plusieurs mois à travers la France au cours de laquelle il met, pour la première fois semble-t-il¹⁴, l'image animée et le cinématographe au centre de son dispositif propagandiste. Un rapport de police daté du 11 avril 1913 précise en effet que « Gustave Cauvin de la FOA et de la Fédération des ouvriers néomalthusiens » vient d'acheter avec quelques amis un « cinématographe qu'il va mettre à la disposition des comités intersyndicaux de la Seine et de l'Union des syndicats »¹⁵. Le rapport souligne la nouveauté de cette initiative : « Pour la première fois, une séance de cinématographe artistique sera donnée à la Maison des syndiqués du XVII^e, 67 rue Pouchet. Marck, trésorier de la CGT, et Cauvin, commenteront à leur manière les vues cinématographiques ». Le rapport de police conclut en remarquant que cette séance



L'Humanité, 13 mai 1911.

12. Le docteur Legrain, médecin-chef du seul asile français à posséder une section ouverte aux alcooliques (à Ville-Evrard, en Seine-et-Marne) est l'un des fondateurs, en juin 1895, de « la Société contre l'usage des boissons spiritueuses ».

13. *L'Humanité*, 23 mai 1911.

14. *La Guerre sociale* du 19 mars 1913 indique que Cauvin « s'est procuré un cinématographe et [que] son fonctionnement pratique demande quelques jours d'apprentissage ». Il est donc probable qu'avant cette date le propagandiste ne disposait pas du savoir-faire technique nécessaire à l'utilisation d'un cinématographe. *La Guerre sociale* est un hebdomadaire antimilitariste et socialiste fondé par Gustave Hervé en 1906. En 1914, il se rallie à l'Union Sacrée et devient *la Victoire* en 1916 (Voir Gilles Heuré, « Itinéraire d'un propagandiste : Gustave Hervé, de l'antipatriotisme au pétainisme (1871-1944) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 1, vol. 55, 1997).

15. AN, F/7/13347, « Propagande antimilitariste par le cinématographe, 1913-1914. Au sujet de Gustave Cauvin ».

est à la fois un banc d'essai et un tremplin : « Si l'expérience de cinéma réussit, l'Union des Syndicats de la Seine et le Comité d'Entente des Jeunes Syndicalistes feront l'acquisition d'un cinéma. Cauvin fera des tournées en province : il commencera par l'Oise ».

La Guerre sociale annonce dès le mois d'avril certaines étapes de la tournée du propagandiste et le programme cinématographique proposé. On y apprend ainsi, dans le numéro du 9 au 15 avril, le passage de Cauvin à Creil le 12 avril, à Montataire le 13, à Hermes le 15, à Beauvais le 16. Le journal de Gustave Hervé donne également l'adresse parisienne de Cauvin qui semble se servir de la presse ouvrière afin d'organiser sa vie militante. *La Bataille syndicaliste*, *l'Humanité* et *la Guerre sociale* invitent en effet les militants de chaque localité visitée par Cauvin à prendre contact avec ce dernier afin de préparer sa venue. Cauvin part pendant une ou deux semaines dans quelques villes assez rapprochées les unes des autres, puis revient à Paris quelques jours pour prendre connaissance des lettres que des militants désirant organiser une conférence dans leurs villes lui ont envoyées et leur répond afin de fixer les dates et l'organisation des séances. Cauvin paraît toujours poser ces questions préalables, relevées dans *le Socialiste Ardennais* du 29 mai 1913 : « Y-a-t-il une grande salle dans votre ville ? Combien contient-elle de personnes ? Quel est le prix de la location ? ». Tous les frais sont à la charge du « camarade Cauvin » et sont récupérés par un droit d'entrée sur lequel les hôtes et le militant se mettent d'accord. Puis Cauvin repart vers d'autres lieux.

Après l'Oise, il officie dans la Somme, le Nord et le Pas-de-Calais pendant le reste du mois d'avril et tout au long du mois de mai. Début juin, il est dans l'Aisne, la Marne puis les Ardennes. En juillet, il descend vers le sud. Le 17 de ce mois, il est à Aix-en-Provence, car, accusé de propagande néomalthusienne, il doit comparaître devant le tribunal correctionnel de cette ville¹⁶. *La Guerre sociale* indique qu'après le 17 juillet, au cours de son retour vers Paris, il doit passer « dans le Gard, le Vaucluse, la Drôme, l'Isère, la Savoie, l'Ain, la Loire, le Rhône, la Saône-et-Loire, le Loiret, le Loir-et-Cher, la Seine-et-Marne ». Toutefois, c'est dans le nord et dans l'est de la France qu'il laisse le plus de traces de sa tournée. Il passe presque un mois entier dans le seul département du Nord qu'il sillonne de part en part : il s'arrête à Dunkerque, Armentières, Houplines, Lille, Tourcoing, Roubaix, Hellemes-Lille, Séclin, Denain, Douai, Dorignies, Aniche, Escaudain, Douchy, Solesmes et peut-être quelques autres localités. Si Cauvin s'attarde tant dans ces régions, c'est à la fois parce que la population ouvrière y est plus nombreuse qu'ailleurs, parce que le mouvement ouvrier y est relativement fort et bien organisé et parce qu'il y a dans le nord-est plus de précédents dans les rapports entre mouvement ouvrier et cinéma qu'ailleurs. C'est en effet là-bas qu'ont eu lieu, à la fin des années 1900 et au début des années 1910, les premières projections de films dans des Bourses du travail ou des Maisons du peuple¹⁷. Cauvin s'appuie donc sur

16. La France ne dispose pas en 1913 d'une législation anti-néomalthusienne. C'est au nom de la loi du 2 août 1882 contre les outrages aux bonnes mœurs et la pornographie que la propagande néomalthusienne est poursuivie. Voir Francis Ronsin, *la Population de la France de 1789 à nos jours : données démographiques et affrontements idéologiques*, Paris, Seuil, 1997.

17. Pour une étude de cas, voir Didier Bigorgne, « Le cinéma social au début du XX^e siècle : l'exemple des Ardennes ouvrières » dans Jacques Lambert (dir.), *Mémoire du cinéma dans les Ardennes*, Charleville-Mézières, Terres Ardennaises, 1996.

un dense réseau militant. Dans les Ardennes, à Nouzon, c'est Arthur Cocu, secrétaire de la coopérative de l'Union ouvrière, qui prépare la venue du conférencier. A Revin, cette tâche est accomplie par le syndicat des métallurgistes, à Mohon par celui des cheminots. Les conférences-cinéma se déroulent dans leur grande majorité dans des salles syndicales. Les annonces de *la Guerre sociale* indiquent en général les noms des locaux dans lesquels se déroulent les activités de Cauvin et ils sont éloquents : «salle de la coopérative syndicale», «salle du syndicat», «salle de l'avenir», «salle de la Maison du peuple», «salle de l'Union» ou encore «Hôtel des syndicats». Le passage de Cauvin influe d'ailleurs sur la vie militante des localités visitées : à la suite de sa conférence de Nouzon, des syndicalistes de la ville décident d'y implanter un «cinéma social».

La tournée s'effectue dans des conditions matérielles précaires. Dans une brochure qu'il publie en 1919, Cauvin explique le peu de ressources dont il disposait avant la guerre pour mener son travail : «Je n'avais que des moyens de fortune pour faire mon action, mon estomac et ma santé en faisaient les frais. En voyage, il m'est arrivé plus d'une fois de déjeuner d'un croûton de pain et la nuit venue, après ma conférence, d'aller reposer mes membres dans un wagon. "Je suis sûr de ne pas manquer mon train demain à la première heure", disais-je aux camarades surpris à qui je n'osais pas avouer la pauvreté de mes ressources»¹⁸.

«Il n'y a rien de tel que l'image pour faire comprendre aux masses l'iniquité sociale»¹⁹

Pendant toute sa tournée, Cauvin semble projeter inlassablement les mêmes bandes. *La Guerre sociale* annonce toutes les semaines le programme des conférences cinématographiques dans ses colonnes. Il varie peu au cours des quelques mois que dure la tournée. L'intitulé général est toujours le même, à savoir «Trois fléaux : alcool, familles nombreuses, trois ans!»²⁰, et si les titres des bandes fluctuent parfois, les thèmes annoncés sont similaires. En mai sont présentées des *Vues comiques et scientifiques*; les *Victimes de l'alcool*; *Enfers sociaux, paradis bourgeois*; *Nice, séjour d'actionnaires parasites*; *Protestations contre la guerre, les armements et les trois ans : deux cent mille Parisiens manifestent au Pré-Saint-Gervais, trois cent mille Allemands manifestent à Leipzig*²¹. On constate une volonté de marier goût populaire pour les films courts et comiques et visées éducatives pour les films plus longs. Pour la première fois sont montrés des films directement liés au mouvement ouvrier soit par ce qu'ils dénoncent (le capitalisme dans sa forme parasitaire, répressive ou militaire), soit par ce qu'ils montrent (les foules manifestantes). Presque tous les thèmes du mouvement ouvrier trouvent ici leurs images. Surtout, quelques-uns de ces films semblent avoir été produits pour le mouvement ouvrier mais aussi par le mouvement ouvrier.

18. Gustave Cauvin, *Vers la délivrance...*, Lyon, Le Travail, 1919.

19. *Le Socialiste Ardennais*, n° 1313, 15 juin 1913.

20. En 1913, Louis Barthou, président du conseil, fait voter par la Chambre le retour au service militaire de trois ans, ce qui déclenche nombre de campagnes de protestation au sein du mouvement ouvrier, en particulier une série de meetings antimilitaristes au Pré-Saint-Gervais où toutes les tendances de la gauche se retrouvent pour manifester leur opposition à cette loi.

21. *La Guerre sociale*, 21 au 21 mai 1913.

Un titre comme *Enfers sociaux, paradis bourgeois*, est une sorte de montage par opposition qui sera chère au cinéma militant pour stigmatiser le fossé entre les classes. Dans un rapport de police, Henri Lecat, commissaire de police à Mohon, précise que Cauvin procède par chocs visuels soulignant l'antagonisme de classe entre travailleurs et possédants : « Les phases de la fabrication de la fonte avaient pour but de montrer aux spectateurs les travaux extrêmement pénibles auxquels se livrent des ouvriers dans des “bagnes sociaux” [...]. Les vues de Nice avaient pour but de montrer les endroits enchanteurs où les riches patrons de ces ouvriers vont dépenser à profusion l'argent que ceux-ci leur gagnent si péniblement »²².

Aux vues anticapitalistes s'ajoutent des vues pacifistes et antimilitaristes. Ces thèmes, cruciaux pour toute la gauche à la veille de la Première Guerre mondiale, représentent une part importante de la propagande de Gustave Cauvin en 1913. Celui-ci semble avoir bénéficié d'un échange de films qui dut s'opérer par-delà les frontières pour renforcer l'internationalisme prolétarien. *Protestations contre la guerre, les armements et les trois ans* présente ainsi des vues allemandes et des vues françaises.

Durant les causeries qu'il anime après les projections, Cauvin fait preuve d'un talent oratoire certain, sachant placer sa voix et lancer de pertinentes provocations. Le rapport de police rédigé par le commissaire de Mohon rapporte diverses expressions employées par le conférencier et considérées comme déplacées. Celui-ci aurait traité M. Etienne, le ministre de la Guerre de l'époque de « requin du Maroc », de « trafiquant du Maroc », de « tripoteur véreux » et aurait ensuite déclaré : « Nous avons un ministre de la guerre qui est un voleur, oui, un voleur et je ne crains pas de le crier, et je le mets au défi de pouvoir s'en disculper »²³. Cauvin est étroitement surveillé par les autorités durant cette tournée. On trouve un certain nombre de rapports de police décrivant ses conférences. L'une d'entre elles, au moins, a été interdite dans sa totalité, celle qui aurait dû se dérouler à Lille le 1^{er} mai 1913²⁴. La partie cinématographique de celle de Séclin est également interdite.

Malgré cette infiltration et cet encadrement policier, dans l'ensemble le public afflue pour assister aux conférences de Cauvin et voir ses films. La police dénombre 80 personnes à Mohon, dans les Ardennes, « surtout des femmes et des enfants »²⁵ et 700 personnes à Reims²⁶. *Le Socialiste Ardennais* évalue à 450 le nombre de spectateurs à Château-Regnault et à 600 à Nouzon²⁷. Ces séances mêlant allocutions, harangues, musique (chorales et harmonies) bénéficient de l'appui des organisations syndicales « qui, souvent, ne ménagent pas leur peine pour transformer ces exhibitions en véritables fêtes révolutionnaires »²⁸ qui durent près de quatre heures. *La Cravache de Reims*, journal syndicaliste-révolutionnaire

22. AN, F/7/13 338, rapport de police daté du 18 juin 1913.

23. *Ibid.*

24. AN, F/7/13 341, agitation contre la loi des trois ans, dans le Nord et dans la Nièvre.

25. AN, F/7/13 338, préfecture des Ardennes, rapport de police daté du 18 juin 1913.

26. AN, F/7/13 340, préfecture de la Marne, rapport de police daté du 8 juin 1913.

27. *Le Socialiste Ardennais*, cité par Didier Bigorgne, « Le cinéma social au début du XX^e siècle : l'exemple des Ardennes ouvrières », *op. cit.*, p. 120.

28. Francis Ronsin, « La classe ouvrière et le néomalthusianisme : l'exemple français avant 1914 », *le Mouvement social*, n° 106, janvier-mars 1979, pp. 85-117.

de la Marne, laisse entendre que Cauvin ne prêche pas que des convaincus et qu'un grand nombre de personnes venues par simple curiosité ressortent du spectacle acquises à la cause qu'on leur a exposée. Ainsi, à Reims, « sur les 7 à 800 personnes qui assistaient [à la conférence-cinéma], beaucoup étaient sans doute venues avec une pointe de scepticisme. Nous sommes persuadés qu'elles en sont reparties profondément impressionnées par le spectacle et la conférence que notre ami Gustave Cauvin leur donna et en se promettant de revenir à la prochaine »²⁹. L'auditoire assistant à ce divertissement qui se veut adapté à tous les publics ouvriers apparaît assez varié et familial. Cauvin a choisi d'utiliser le cinématographe dans son travail de propagandiste en partie pour l'attraction qu'il exerce sur des personnes de tout âge et des deux sexes. Contrairement aux réunions syndicales qui ne sont en général fréquentées que par des hommes dotés d'une certaine conscience politique, les conférences-cinéma de Gustave Cauvin ont une visée universelle. Elles s'adressent à tout le monde et entendent bien être comprises par chacun. Et d'après la presse ouvrière locale, l'objectif est atteint : « Les films furent vigoureusement applaudis. Les femmes, plus nombreuses que les hommes ne furent pas les moins enthousiastes ; elles ne ménagèrent point leurs applaudissements à l'exposé si clair et si émouvant du conférencier »³⁰.

La presse locale permet d'appréhender non seulement les buts poursuivis par Cauvin en termes politiques et de sociabilité mais aussi d'obtenir des informations quant à la réception des films. Dans *la Cravache de Reims*, une ouvrière qui signe simplement par son prénom – Micheline – invite toutes les femmes, surtout les mères de famille à aller écouter Cauvin afin de prendre une petite leçon de néomalthusianisme et d'antialcoolisme prolétarien : « Nous ne voulons plus être celles que l'on bat ou qu'on engrosse, la chair à coups de poing ou les paillasses à tout subir, les machines à faire des rachitiques, des miséreux. [...] Nous devons nous insurger. C'est ce que démontrera Cauvin samedi soir, avec le concours du cinéma social et par une conférence que j'ai hâte d'écouter et que je vous demande de venir entendre aussi nombreuses que possible »³¹. Le rôle de Cauvin dans le combat antialcoolique est également souligné dans ce journal par un homme signant sous le pseudonyme de Prolo qui explique comment, après moult tergiversations, il a convaincu un ami à lui, alcoolique, et sa femme de l'accompagner à la conférence-cinéma donnée par Cauvin à Reims et qu'à la suite de celle-ci, l'ami en question aurait immédiatement arrêté de boire : « J'étais heureux de voir avec quelle attention il [cet ami] suivait la déchéance physique et morale qui s'accroissait davantage à chaque tableau sur la face ravagée du héros de ce triste drame. (Héros, non, victime, voulais-je dire). Et lorsqu'à la fin du film, je vis de quels yeux hagards mon copain fixait le pauvre alcoolique se roulant dans son cabanon de foire, je ne pus alors m'empêcher de crier tout haut : "Bravo, Cauvin, bravo !" »³².

La tournée se termine sans doute au cours du mois d'août 1913, date à laquelle Gustave Cauvin commence à s'impliquer, quoique sans grand enthousiasme, dans la création de la première coopérative de production de films d'obédience ouvrière, le Cinéma du peuple³³. Le conférencier fait

29. « Une belle soirée », *la Cravache de Reims*, n° 26, 13 juin 1913.

30. *Le Socialiste Ardennais*, n° 1314, 19 juin 1913.

31. Micheline, « Chronique locale. Aux mères de famille » *la Cravache de Reims*, n° 25, 6 juin 1913.

32. Prolo, « Chronique locale », *la Cravache de Reims*, n° 27, 21 juin 1913.

33. Voir à ce sujet Laurent Mannoni, « 28 octobre 1913 : création de la société "Le Cinéma du peuple" », *art. cit.* ; Tangui Perron, « "Le contrepoison est entre nos mains, camarades !" » *art. cit.*

partie du « comité provisoire » en charge de la création de la société avec Yves Bidamant, Félix Chevalier et Robert Guérard. Cependant, il semble que Cauvin doute de la possibilité du mouvement ouvrier à réaliser ses propres films. Un rapport de police indique qu'il « ne croit pas un tel projet réalisable »³⁴. Ce pionnier de la diffusion du cinéma dans le mouvement ouvrier se mettra en retrait d'une utopie d'un cinéma par et pour le peuple. Il paraît probable qu'il quitte assez rapidement le Cinéma du peuple, d'autant plus qu'il entreprend dès la fin du mois de février 1914, une nouvelle tournée de conférences dans le centre et le sud-est de la France qui a pour thème « L'alcoolisme, les bistrots et les parlementaires », mais apparemment sans utiliser de cinématographe³⁵. A partir du 30 mai, il entame une campagne dans au moins trente-cinq villes du sud-ouest pour traiter cette fois de « l'alcool et la classe ouvrière ».

Cet abandon du cinématographe n'est cependant que provisoire. Pendant la Première Guerre mondiale, avec le soutien de la Ligue nationale contre l'alcoolisme³⁶, Cauvin reprend son projecteur, pour défendre les valeurs qu'il soutient, ancienne ou nouvelle : l'antialcoolisme et le soutien à la guerre.

« Idéologie bourgeoise » et messianisme politique

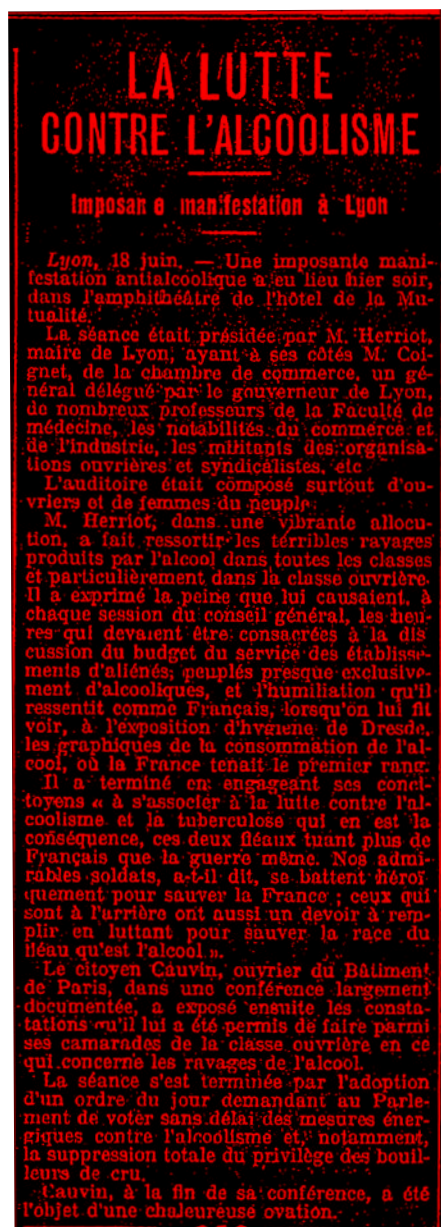
Ce brutal abandon de l'antimilitarisme et du néo-malthusianisme au profit d'un antialcoolisme patriotique dénonçant uniquement l'alcool comme « ennemi de l'intérieur » pourrait prêter à sourire (ou à s'indigner) pour qui ignorerait et l'histoire du mouvement ouvrier français et la force de l'idéologie dominante. La défense de la France (et de la République) contre l'impérialisme prussien fut pourtant la règle pour la majorité du mouvement ouvrier français. Dans l'histoire du cas Cauvin, il est aussi sans doute nécessaire de signaler l'antériorité et la force de « l'antialcoolisme bourgeois » si bien défini par Francis Ronsin. Si Gustave Cauvin sut montrer en 1913 quelques bandes provenant du mouvement ouvrier, les films antialcooliques qu'il projeta inlassablement sont en fait des classiques de la maison Pathé marqués par un déterminisme si ce n'est un certain racisme de classe. En 1916, quand Cauvin poursuit une nouvelle tournée antialcoolique dans toute la France, il bénéficie cette fois du puissant soutien de la Ligue nationale contre l'alcoolisme et son public, même s'il vise toujours une cible ouvrière et familiale, change radicalement, au moins dans ses premiers rangs. Quasiment marginal au sein même du mouvement ouvrier peu de temps auparavant – bien que représentatif de ses courants de pensées, Cauvin peut désormais s'appuyer sur les autorités politiques et étatiques, tout en bénéficiant du soutien

34. AN, F/7/13347, rapport de police du 6 novembre 1913.

35. Voir *l'Humanité* du 22 février 1914 : « Délégué par la fédération ouvrière antialcoolique, avec le concours de la Ligue nationale contre l'alcoolisme et sous les auspices des Bourses du travail visitées, le camarade Gustave Cauvin va faire une tournée de conférences dans le centre et la région du Sud-est de la France. Le sujet traité sera "L'alcoolisme, les bistrots et les parlementaires". Le 25 février, il sera à Bourges, le 27 à Saint-Florent (Cher), le 28 à Châteauroux, le 1^{er} mars à la Guerche, le 4 mars à Valence, le 5 à Romans (Drôme), le 7 à Grenoble, le 8 à la Motte d'Availlans (Isère). Dans les Basses-Alpes, le 10 mars à Mézel, le 11 à la Bégude, le 12 à Estoulon, le 13 à Barrême. Dans le Var : le 14 à Draguignan, le 15 aux Arcs, ensuite à Callas, Figgarières, Puget sur Argens, le Muy, la Fariède, le Seyne, Lorgues, Cuers, Carnoules. Dans les Alpes-Maritimes : à Vallauris, Nice, Cannes, Grasse. Dans la Loire, le 11 avril à Firminy et le 12 à Chamblion-Feugerolles ».

36. Antérieure à la création des petites ligues ouvrières antialcooliques, la Ligue nationale contre l'alcoolisme a toujours bénéficié du soutien des pouvoirs publics.





L'Humanité, 19 juin 1916.

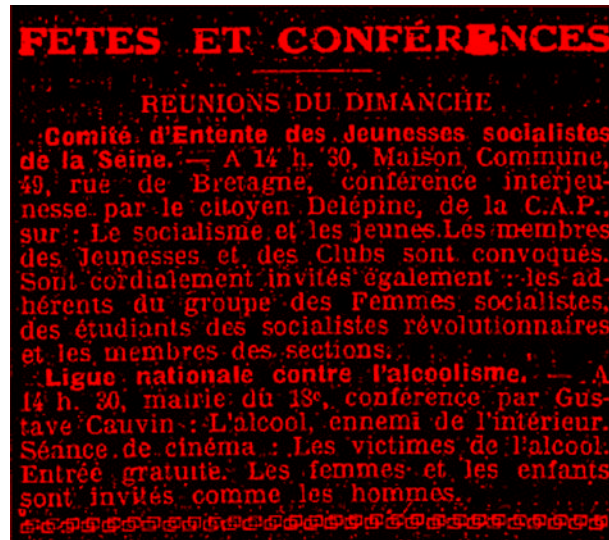
d'un réseau de notables. La préfecture de l'Isère constate ainsi que Cauvin a fait, le 20 juillet 1916 à Vienne, « une conférence très applaudie », et la police des chemins de fer, le 6 décembre, souligne le succès de la campagne anti-alcoolique de la Loire. De même, *L'Humanité* du 19 juin 1916 relève une modification notable des soutiens de Cauvin lors d'une séance à Lyon : « La séance était présidée par M. Herriot, maire de Lyon, ayant à ses côtés M. Coignet de la Chambre de commerce, un général délégué par le gouverneur de Lyon, de nombreux professeurs de la faculté de médecine, les notabilités du commerce et de l'industrie, les militants des organisations ouvrières et syndicalistes, etc. [...] Cauvin, à la fin de sa conférence, a été l'objet d'une chaleureuse ovation. »

En fait, sans même tenir compte de l'hégémonie de l'antialcoolisme bourgeois (s'exerçant sur toutes les tendances de l'antialcoolisme) qui longtemps lia tempérance et résignation sociale, débordements alcooliques et débordements politiques, sans tenir compte non plus des évolutions patriotiques du mouvement ouvrier, on peut supposer que ce glissement vers des loisirs sains et des distractions moralisatrices était en germe au sein du mouvement ouvrier depuis longtemps. A la veille de la guerre, l'Eglise et le camp laïc – la première maîtrisant du reste bien mieux le cinéma que le second – s'étaient déjà rapprochés pour « moraliser » le cinéma qui, depuis qu'il s'était installé dans des salles fixes et que le métrage des œuvres s'était allongé, avait attiré l'attention des censeurs et des éducateurs, qu'ils soient laïcs, religieux, situés au sein des marges du mouvement ouvrier ou au cœur de l'Etat. Ce rapprochement pourrait être symbolisé, quelques années avant la guerre, par l'alliance de la Ligue de l'enseignement et du groupe catholique la Bonne Presse, protestant de conserve contre la « dépravation du film » et réclamant toutes deux l'instauration d'une censure établie sur des bases moralisatrices³⁷.

37. Voir Roland Cosandey, André Gaudreault, Tom Gunning (dir.), *Une invention du diable? Cinéma des premiers temps et religion*, Sainte-Foy/Lausanne, Presses de l'Université Laval/Payot, 1992.



Plaques de lanterne, *Enfant d'ivrogne*, c. 1887,
dans Jacques Perriault, *Mémoires de l'ombre et du son*, Paris, Flammarion, 1981.



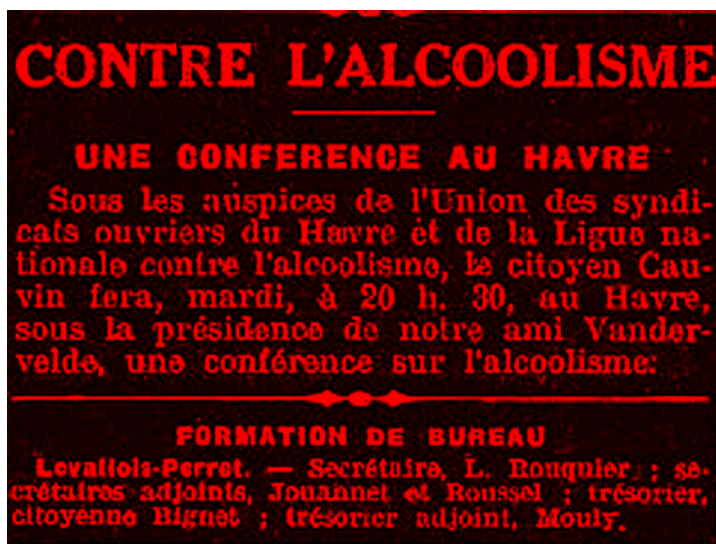
L'Humanité, 6 janvier 1917.

Plus fondamentalement, une large partie du discours de Cauvin, comme celle d'une grande partie du mouvement ouvrier français et du mouvement libertaire – dont les références culturelles remontaient au proche XIX^e siècle –, n'est pas sans rappeler ce que Claude Lefort a défini dans *les Formes de l'histoire — Essais d'anthropologie politique* comme « L'idéologie dite "bourgeoise" »³⁸ :

Le discours sur le social s'affirme comme discours ; il est très significativement modelé sur la pédagogie. Et ce trait éclaire la distance qui, elle aussi, est représentée entre celui qui parle, quelle que soit la place où il se situe et l'autre. Nous ne voulons pas dire que le discours émane d'un agent, ou d'une série d'agents qui ne seraient que représentants de la classe dominante. [...]. Mais il lui est essentiel de rendre visible l'opposition, à tous les niveaux, du sujet qui s'érige par son articulation avec la règle. La figuration de la règle va de pair avec celle de la nature ; et cette opposition se monnaie dans une série de couples constants : c'est par exemple, « l'ouvrier » qui est figuré en face du bourgeois, l'inculte en face de l'homme cultivé, le sauvage en face du civilisé, le fou en face de l'homme normal, l'enfant en face de l'adulte.

La pratique pédagogique de Gustave Cauvin, orateur éclairant les foules, et certaines de ses images montrant la représentation d'un enfer et d'un paradis – certes capitaliste et bourgeois – participeraient à leur insu à la transmission des valeurs et représentations dominantes. Elle est d'autant plus assimilable quand s'opère un quasi consensus idéologique, comme ce fut le cas au début de la Première Guerre mondiale.

38. C. Lefort, *les Formes de l'histoire. Essais d'anthropologie politique*, Paris, Gallimard « Folio essais », 2000, pp. 517-518.



L'Humanité, 15 février 1917.

La pratique politique et culturelle de Gustave Cauvin – celle de l'itinérance cinématographique – est aussi à interroger et resituer dans une histoire plus longue. Sans remonter à l'époque moderne et à la pratique des prêtres prédicateurs qui, pendant la contre réforme, utilisaient l'image (le tableau) pour reconverter les foules³⁹, l'utilisation politique de l'image lors de tournées de propagande fait en effet partie de l'histoire et de la mythologie de la gauche (pas seulement occidentale) depuis la fin du XIX^e siècle (pour les plus anciennes pratiques).

Ainsi l'enthousiasme généralement post-68, pour les expériences du « ciné-train » de Medvedkine (bien souvent ignorant des expériences soviétiques du début des années 1920), ne saurait occulter les pratiques de militants anglais, tels Robert Blatchford et William Palmer, qui organisèrent dès la fin du XIX^e siècle des caravanes de propagande utilisant abondamment l'image – sans doute influencés, du reste, par des pratiques religieuses plus anciennes⁴⁰. En France, au moins concrètement envisagées depuis le début des années trente, les « voitures cinéma » du PCF et de la SFIO sillonnèrent effectivement une partie de la France rurale durant le Front populaire⁴¹.

39. Alain Croix, *la Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles : la vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1980.

40. Robert Blatchford est ainsi qualifié par François Bédarida de « propagandiste aux dons éclatants et vulgarisateur inspiré » et de « commis voyageur du socialisme en Angleterre » (F. Bédarida, « Le socialisme en Grande-Bretagne de 1875 à 1914 » dans Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. 2, « de 1875 à 1918 », Paris, PUF, 1974).

41. Ces expériences ne sont pas non plus sans rappeler les « Cine mobiles » après la révolution castriste à Cuba ou les « Ciné-pops » de René Vautier sillonnant les Aurès après la guerre d'indépendance en Algérie. *Por primera vez* (1967, Icaic) d'Octavio Cortazar, un « classique » de la cinéphilie de gauche, décrit ainsi l'action qui se déroule autour des voitures cinéma, à Cuba, au sein de villages qui n'ont jamais vu de films.

GUSTAVE CAUVIN

DIRECTEUR DE L'OFFICE RÉGIONAL DU CINÉMA ÉDUCATEUR
MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT

PERSÉVÉRER

RAPPORT

sur l'activité et le développement de l'Office Régional
du Cinéma Educateur de Lyon en 1928

— 40 ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE —



LYON

OFFICE RÉGIONAL DU CINÉMA ÉDUCATEUR

Grande rue de la Guillotière, 126-128

1929

Gustave Cauvin, *Persévérer*, Lyon, ORCE, 1929.

Gustave Cauvin, au-delà de ses aventures parfois picaresques et de ses positions politiques qui semblent épouser toutes les évolutions du mouvement ouvrier français⁴² sur près d'un demi-siècle, est ainsi, pour l'aspect pionnier de son œuvre propagandiste, particulièrement important au sein de l'histoire sociale. Il est de plus le maillon d'une chaîne de propagandistes par le cinéma dont on devine seulement aujourd'hui la cohérence. Certes, l'homme au projecteur et au verbe haut, en voulant éduquer le peuple et combattre les loisirs débilitant de la foule ne prenait pas toute la mesure de l'entrée dans l'ère des masses. Au mieux, ce tribun était un agitateur efficace doublé d'un instituteur à la pédagogie moderne. Il n'accompagna que fort peu l'utopie des premières productions cinématographiques ouvrières. Toutefois, en montrant des images du peuple au sein du peuple, Gustave Cauvin comprit plus tôt que les autres que le combat pour l'émancipation humaine ne pouvait se passer d'un usage de l'image. Le ver de la morale bourgeoise (dont l'antialcoolisme est un bel exemple) s'était introduit dans ce beau fruit rouge qu'est le cinéma ; il creusait sa galerie telle une paradoxale vieille taupe : il fallait néanmoins le croquer pour « parler » au peuple puis, plus tard, s'adresser aux masses.

42. Militant anarchiste et syndicaliste avant la Première Guerre mondiale, Cauvin devient, comme on l'a vu, partisan de l'Union sacrée en 1914 ; dans les années 1920, il devient un propagandiste zélé du cinéma éducateur avec le soutien d'Edouard Herriot (et de militants laïcs et francs-maçons) ; après la Seconde Guerre mondiale, il rejoint les rangs du PCE. Sur la deuxième partie de la vie de Cauvin, voir Raymond Borde et Charles Perrin, *les Offices du cinéma éducateur et la survivance du muet (1925-1940)*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992.